

Introduction à l'œcuménisme

Le parcours d'introduction ici proposé est historique et théologique. Il est historique, car la situation de séparation des Églises est le résultat de divisions qui ont eu lieu au cours de l'histoire. Il est également théologique, parce que les questions qui ont conduit à des séparations et à la naissance de courants nouveaux dans le christianisme, sont liées à la manière dont est comprise la Révélation.

1. De l'Église du Christ en son état de division.
2. Des débats principaux entre Églises séparées.
3. Du mouvement œcuménique.
4. Des principes catholiques de l'œcuménisme tels qu'ils ont été formulés dans le décret conciliaire *Unitatis redintegratio* à Vatican II.
5. Des dialogues œcuméniques en cours et leurs acquis.

CHAPITRE 1 : L'ÉGLISE DU CHRIST DIVISÉE

1. Survol historique

Pour comprendre la situation des confessions chrétiennes aujourd'hui, saisir les enjeux, prendre la mesure de ce qui les sépare et évaluer le travail de reconstitution de l'unité, notre parcours se doit de faire large place à l'histoire. C'est en effet en raison de différends dogmatiques, disciplinaires, culturels ou encore liturgiques que des communautés se scindent. Ces scissions ou schismes ont parfois donné naissance à des communautés ecclésiales ou des Églises qui se sont séparées.

Notre parcours retiendra les grands moments de l'histoire comme autant de crises provoquées par des hérésies et aboutissant à des schismes.

1.1. Hérésies et schismes dans l'Église ancienne

Dans l'Église ancienne la diversité en matière de liturgie, de discipline ecclésiale, d'organisation des communautés chrétiennes, est reconnue comme légitime dès lors que l'on communie dans la même foi. Mais cette communion dans la foi elle-même pourra se trouver mise en jeu, en particulier lorsque se développera le travail d'intelligence de la foi portant sur le mystère de Dieu Trinité et du Christ, Verbe incarné. Ceci explique, à partir du IV^e siècle, l'effort des théologiens, des évêques et des conciles pour combattre les hérésies naissantes et parvenir à une formulation juste et commune de la foi.

La première crise majeure est celle de l'arianisme qui met en cause la divinité de Jésus. Si le concile de Nicée (325) adopte un symbole de foi qui exclut clairement la doctrine d'Arius, l'unité de l'Église cependant ne sera réellement sauvée que lorsque le concile de

Constantinople (381) réaffirmera avec force la « foi de Nicée ». Le débat se concentrera alors autour du mystère du Christ, confessé à la fois Dieu et homme. Il conduira aux condamnations et aux définitions des conciles d'Ephèse (431) et de Chalcédoine (451). Cependant si la foi christologie se trouve alors précisée, les formulations de ces conciles ne seront pas reçues par toutes les Églises – ce qui donnera naissance après Ephèse, à l'Église nestorienne, et, après Chalcédoine, aux Églises monophysites d'Arménie, de Syrie et d'Égypte.

Dans l'Église d'Occident les débats se cristallisèrent autour de la question du salut. Le schisme donatiste – dont l'enjeu fut le baptême et son lien avec la sainteté de ceux qui le confèrent – déchirera l'Afrique du Nord au temps d'Augustin. La même époque connaîtra l'hérésie pélagienne qui met en cause l'absolue gratuité du salut et la toute-puissance de la grâce nécessaire à l'homme pécheur, incapable par lui-même de vivre selon la justice. Cette hérésie sera vivement combattue par saint Augustin et sera condamnée par plusieurs conciles (Carthage, Orange). Notons pour notre propos que si le schisme donatiste finira par être résorbé et qu'il n'y aura pas à proprement parler de schisme pélagien, donnant naissance à une Église "séparée", il reste que les enjeux du débat entre Pélage et Augustin (liberté de l'homme/nécessité et toute-puissance de la grâce de Dieu ; effort de l'homme/gratuité du salut) se retrouveront tout au long de l'histoire de l'Église en Occident, et qu'ils seront au cœur de la grande crise de la Réforme au xvie siècle.

1.2. La rupture entre Orient et Occident au xie siècle

Du vie au viiiie s, une tension se fait déjà sentir entre Orient et Occident. Déjà, on ne parle plus la même langue, on vit dans des mondes politiques et culturels éloignés les uns des autres (Orient byzantin, Occident latin et "barbare"), la façon de comprendre et de vivre l'unité de l'Église diffère, la discipline ecclésiastique, les usages liturgiques ne sont plus les mêmes, et l'on assiste ainsi à un "étrangement" progressif de ce qu'on peut appeler deux continents chrétiens de moins en moins à même de communiquer et de se comprendre.

La tension latente qui en résulte apparaîtra au grand jour au cours du ixè siècle. Elle est le fruit de plusieurs facteurs : la constitution de l'empire carolingien en Occident ; l'addition du filioque au Credo latin ; le conflit entre le patriarche Photius et le pape de Rome qui fait apparaître en pleine lumière la façon différente, en Orient et en Occident, de comprendre la primauté du siège de Rome. Cette tension se transformera en crise majeure en 1054 avec la rupture entre Léon IX et Michel Cérulaire, et en opposition ouverte lors de la mise en œuvre de la réforme grégorienne avec l'affirmation vigoureuse de la primauté romaine qu'elle implique. La rupture sera, sinon créée, du moins scellée, par l'excommunication du patriarche Michel Cérulaire par les légats de Léon IX (1054). Elle deviendra définitive au moment des croisades (sac de Constantinople en 1204, politique forcée de latinisation, etc.). Rappelons qu'en 1204, la quatrième croisade, sur l'investigation de Venise, est détournée de son but et les Croisés, qui sont censés délivrer Jérusalem reprise par Saladin, s'emparent de Constantinople et la mettent à sac. La jalousie commerciale de Venise, l'hostilité des Latins et l'appât du butin l'ont alors emporté sur les considérations religieuses et l'ennemi commun musulman. Ce sac demeure aujourd'hui encore un traumatisme pour les Orientaux. A l'incompréhension mutuelle de plus en plus profonde et aux différences doctrinales entre grecs et latins (doctrine du Saint Esprit, ecclésiologie, épiclèse), s'ajouta ainsi un élément passionnel, voire de haine, qui contribuera à rendre vaines les tentatives d'union au iie concile de Lyon (1274) et du concile de Ferrare-Florence (1438-1439).

Les conséquences ecclésiologiques sont déterminantes. Nous n'avons pas ici à rapporter les faits. Qu'il suffise de noter l'influence qu'a eue, sur la rupture, l'évolution des idées

ecclésiologiques et celle que la rupture a exercée à son tour sur le développement ultérieur de ces mêmes idées. Du reste, le mot “rupture” apparaît lui-même discutable. Il y a eu entre la partie orientale et la partie latine et romaine de l’Église, après 1054, des contacts multiples, de nombreux faits de communion, une recherche de rétablissement officiel et total de l’unité. Il reste cependant que 1054 est plus qu’une date symbolique. Il n’est pas faux de situer ici un fait spécifique de l’histoire des doctrines ecclésiologiques : les deux parties de l’Église vont suivre chacune sa propre voie, presque dans l’ignorance de l’autre.

Sans verser dans un certain simplisme consistant à faire porter toute la responsabilité de la rupture aux pontifes romains, avec leur prétention à tout dominer, il semble incontestable que les Orientaux réagirent quand l’étendue des prétentions papales se révéla à eux en pleine clarté : une première fois sous Nicolas Ier qui eut à gérer la crise avec le patriarche Photius de Constantinople (860), puis en face de la théologie de Pierre Damien et d’Humbert, conseillers et légats de Léon IX. On doit reconnaître cependant que le refus exprès des thèses ecclésiologiques romaines ne s’est vraiment affirmé qu’au cours du xii^e siècle et en réponse aux lettres du pape Innocent III. Il porte alors sur les concepts fondamentaux de l’ecclésiologie papale, à savoir sur l’attribution à l’Église romaine des titres de Mater (et Magistra) : cela revient à traiter les autres Églises en esclaves qui n’ont qu’à recevoir et rien à apporter. Le titre de Caput contenant en soi la vie des membres ne pouvait susciter que l’opposition déterminée de l’Orient contre l’interprétation papale de l’Église comme un corpus dont le successeur de Pierre serait le caput sous le Christ, les Orientaux ne cessent d’affirmer que l’Église n’a pas d’autre caput que le Christ. Les Byzantins refusent de reconnaître à l’Église romaine le caractère d’épitomé de l’Église universelle qu’un Nicolas Ier déjà tendait à lui attribuer et qu’un Innocent III exprimera dans l’attribut d’universalis. Bref, ils refusent l’idée d’une Église dont toutes les normes de vie et la consistance même d’Église se déduiraient de sa tête romaine. Les Byzantins laisseront ainsi la primauté romaine en dehors de leur ecclésiologie. Au xii^e siècle, chez Balsamon en particulier, la doctrine de la Pentarchie en prendra la place, polémiquement et positivement.

L’ecclésiologie latine, de son côté, a suivi la voie que nous reconnâtrons : développement de l’autorité papale, juridisation, cléricisation, affrontement avec la puissance temporelle amenant l’Église elle-même à se concevoir comme une puissance... De ce que l’Occident avait en commun avec l’Orient au point de vue ecclésiologique, demeureront – ce qui est immense ! – tous les éléments de l’Église comme mystère : Corps du Christ, Épouse, sacrement de la grâce céleste, etc. L’Occident abandonnera progressivement l’idée hellénistique-constantinienne du Souverain-ministre sacré dans l’*ecclesia*, idée qui, à certaines nuances près, a été longtemps commune avec l’Orient. Une ecclésiologie juridique, consistant surtout en thèses de droit public ecclésiastique, et qui sera pour autant une ecclésiologie cléricale, va se développer, en Occident, d’abord et longtemps à côté d’une ecclésiologie encore mystérique ou sacramentelle, puis à sa place, au moins pour ce qui est des traités savants (car l’enseignement pastoral ou catéchétique est demeuré plus traditionnel). La papauté va être, pour plusieurs siècles, conçue comme pouvoir en face des autres pouvoirs. Les structures de catholicité horizontale ou de vie conciliaire vont être surclassées par des structures de catholicité verticale et de centralisation à la Curie romaine. Ce nom même de *curia*, transposé de la magistrature laïque ou du vocabulaire impérial, au cours du xie siècle, d’un usage bien établi à l’époque d’Urbain II, est caractéristique de toute une évolution qui ne se serait pas produite ainsi si l’Occident latin était demeuré en une communion vraiment active avec l’Orient et si Rome ne s’était pas si étroitement liée à des conceptions spécifiquement latines.

1.3. Le Moyen Âge et le “schisme d’Occident”

Au cours du Moyen Âge, l’Église d’Occident connaîtra une succession d’hérésies, d’importance plus ou moins grande, parfois réprimées par la force. C’est ainsi que le xive siècle sera marqué par la dislocation de l’unité politique de la chrétienté et le grand “schisme d’Orient”, schisme au cours duquel coexisteront jusqu’à trois papes, et à propos duquel il est impossible de dire clairement qui est schismatique... L’unité sera rétablie au concile de Constance, en 1418, mais non sans qu’aient surgi de nouvelles sources de tensions, récurrentes, concernant le rôle respectif du pape et des conciles (gallicanisme, conciliarisme, par ex.). Progressivement aussi, un certain nombre de tensions vont apparaître à partir de l’interprétation de l’Écriture et leur place dans la théologie.

John Wycliff (1324-1384), théologien d’Oxford, enseigne qu’il faut privilégier les Écritures par rapport à la Tradition en théologie. C’est ainsi qu’il traduit la Bible en anglais. Il refuse en même temps le dogme de la transsubstantiation. Prenant les positions que l’Orient a adoptée dès avant 1054, il réfute la théologie catholique traditionnelle concernant l’autorité suprême dans la chrétienté. L’Église, pour Wycliff, est la totalité des chrétiens qui a pour chef Jésus Christ. Il ne fut pas brûlé vif, mais ses adeptes, les “lollards” furent durement persécutés.

Jan Hus (1369-1415) fut moins heureux que Wycliff, théologien à Prague, reprend certaines idées de celui-ci. Il affirme, tandis qu’il y avait trois papes se disputant la légitimité, que l’Église véritable se confond avec la communauté des élus et propose de revenir à la pauvreté évangélique. Il se heurte au clergé de Bohême, puis au pape Jean XXII. Au concile de Constance il est condamné et brûlé vif en 1415. Son exécution déclenche une vaste révolte populaire en Bohême. Les guerres hussites durent de 1420 à 1431. Les plus radicaux s’installent sur le mont Tabor et pratiquent la pauvreté volontaire. Ils rejettent l’idée de purgatoire et le culte des saints et des reliques. Combattus par l’autorité royale, les Taborites, sous la conduite d’un dirigeant de génie, Jan Zizka, remportent des victoires et popularisent une doctrine égalitaire à connotation millénariste. Cependant, en 1452, les Taborites sont écrasés.

1.4. xviè siècle : la Réforme

Les ruptures de l’unité les plus profondes et les plus durables se produisent au xviè siècle. L’impulsion est donnée par la prédication de Luther (1483-1546) qui pose les principes fondamentaux communs à toutes les Églises issues de la Réforme, et qu’on peut résumer à travers les trois “sola” : Écriture seule, foi seule, grâce seule. Cette prédication, et le mouvement de réformation de l’Église qu’elle implique, sera relayée par d’autres dans d’autres pays, notamment par Calvin (1509-1564), et donnera naissance à des formes nouvelles de christianisme et de vie ecclésiale (Églises luthériennes dans les pays germaniques et scandinaves ; Églises réformées ou presbytériennes en Suisse, aux Pays-Bas, en Écosse, ainsi qu’en France).

On notera qu’au départ le mouvement de la Réforme ne vise pas la constitution d’une Église séparée, mais la “réformation” de l’Église existante : il ne conduira pas à la constitution progressive d’Églises et de communautés “séparées”, se donnant leur corps de doctrine formulé dans des “confessions de foi”) et leur organisation propres, que parce qu’on se sera trouvé dans l’incapacité de faire droit à ces requêtes de réforme et de débattre au fond des intuitions spirituelles et des insistances théologiques qui les sous-tendent. La rupture sera pleinement consommée lorsqu’à partir du concile de Trente et de la réforme catholique qu’il mettra en mouvement, l’Église catholique tracera avec netteté les frontières dogmatiques de

l'orthodoxie ("définitions" de Trente, "catéchisme romain"), et renforcera sa propre cohésion interne en matière de foi et de discipline ecclésiastique.

1.4.1. Luther

Né à Eisleben, Luther insistait souvent sur le fait que ses ancêtres étaient des paysans. Son père, Hans Luther, était mineur dans une mine de cuivre de la région de Mansfeld. Il suivit ses études primaires et secondaires à Mansfeld, à Magdeburg et à Eisenach. En 1501, à l'âge de dix-sept ans, il entre à l'université d'Erfurt pour étudier la philosophie, où il obtient un diplôme de bachelier en 1502 et une maîtrise en 1505. Or pendant l'été de 1505, il abandonne soudainement ses études, vend ses livres et entre au monastère des augustins d'Erfurt. Ordonné en 1507, il attendait avec anxiété le moment où il devait célébrer la messe pour la première fois. Après son ordination, Luther fut invité à étudier la théologie pour devenir professeur dans l'une des nombreuses universités allemandes où l'enseignement était dispensé par les moines. En 1508, il fut envoyé à la nouvelle université de Wittenberg, fondée en 1502, pour donner des leçons inaugurales de philosophie morale. De retour à Erfurt en 1509, il poursuivit encore pendant deux ans ses études de théologie et continua à enseigner. En novembre 1510, délégué par sept monastères augustins, il se rendit à Rome, où il jugea sévèrement le clergé romain. Peu de temps après avoir repris ses activités à Erfurt, il fut envoyé de nouveau à Wittenberg pour préparer son doctorat en théologie qu'il obtint en 1512 et où il fut chargé de l'enseignement biblique. Il resta titulaire de la chaire de théologie biblique jusqu'à la fin de sa vie. Il enseigne à l'université de Wittenberg où il commente les Épîtres de Paul. En 1518, l'étude de Romains 1, 17 l'amène à formuler la doctrine du salut par la foi seule: Dieu n'exige pas de l'homme la justice mais la lui accorde gratuitement en Christ.

Le 31 Octobre 1517, Luther affiche sur la porte de l'église du château de Wittenberg les 95 thèses dénonçant la vente des indulgences. Cet acte, qui marque le début de la Réforme, lui vaut de nombreuses marques d'approbation en Allemagne et bientôt dans toute l'Europe. Malgré la pression de l'église romaine, Luther refuse de se rétracter et publie en 1520 le Manifeste à la noblesse allemande et Captivité à Babylone. Dans le Petit Traité de la liberté humaine, il précise la doctrine de la justification par la foi seule et affirme l'autorité de la seule Écriture. Luther brûle publiquement la bulle Exsurge Domine promulguée le 15 juin 1520 par Léon X qui condamne des thèses luthériennes. La diète de Worms (1521) excommunique Luther et le met au ban de l'empire. Il se réfugie au château de la Wartburg où il entreprend la traduction de la Bible en allemand.

De retour à Wittenberg, il se sépare de Thomas Münzer (Contre les prophètes célestes) et prend le parti des princes contre la révolte des paysans (1524-1525) non sans dénoncer les atrocités commises. En 1525 il épouse Katharina von Bora, une ancienne nonne, et publie le De servo Arbitrio. Luther règle le culte et la liturgie de la nouvelle église qui se développe et s'organise. Il rédige le Grand et le Petit Catéchisme. Avec ces développements, des dissensions apparaissent, notamment au sujet de la communion, avec Zwingli et Oecolampade. En 1530, ne pouvant assister à la diète d'Augsbourg après avoir été banni et excommunié, Luther confie la présentation de la confession de foi des réformés (connue sous le nom de Confession d'Augsbourg) à son ami Philipp Melanchthon. Cette confession formalise le statut des églises luthériennes ; sa traduction allemande de l'Ancien Testament parut en 1532. En 1537, la santé de Luther commence à se détériorer. Il est accablé par le renouveau de la papauté et par ce qu'il ressent comme une tentative des juifs, d'exploiter la confusion chez les chrétiens pour reposer la question du messianisme du Christ. Se sentant responsable de cette situation, il s'engage dans une polémique violente contre les juifs ainsi que contre la papauté et l'aile radicale des réformateurs, les anabaptistes. Pendant l'hiver

1546, on demande à Luther d'arbitrer une controverse entre deux jeunes comtes qui régnaient sur la région de Mansfeld où il était né. Vieux et malade, il meurt après ce voyage à Eisleben. Malgré une attitude et des propos violemment anti-juifs qui entachent sa mémoire, Martin Luther reste le premier des grands réformateurs et l'un des premiers grands écrivains de langue allemande.

Dans un monde en rapide mutation (découverte de l'Amérique, invention de l'imprimerie, Renaissance et humanisme, etc.) qui sort du Moyen Âge et accède aux temps modernes, l'Église est travaillée en profondeur par l'aspiration à un renouveau de l'esprit évangélique. Martin Luther, à la suite d'un douloureux cheminement intérieur, a acquis la certitude que le salut est dû à la seule foi en Jésus-Christ, sola fide, et non aux mérites personnels du croyant (les œuvres), encore moins aux indulgences accordées par l'Église. Dans un contexte de vives polémiques et de violences, le mouvement lancé par Luther se répand en pays germanique comme une traînée de poudre. Dans un ensemble d'écrits, il développe sa pensée : salut par la seule foi selon une prédestination qui relève de l'amour de Dieu ; autorité de la seule Écriture dans l'Église, sola scriptura ; sacerdoce universel des baptisés excluant un sacerdoce ministériel ; baptême et Eucharistie, seuls sacrements institués par le Christ. A partir des pays germaniques, la Réforme luthérienne gagnera l'Europe centrale et les pays scandinaves, puis les États-Unis et, par les missions, de nombreuses régions du monde. La plupart des Églises luthériennes sont aujourd'hui affiliées à la Fédération Luthérienne Mondiale (93% des luthériens).

1.4.2. Zwingli

En Suisse alémanique, Zwingli (1481-1531) s'était rallié vers 1520 à la Réforme, entraînant avec lui la ville et le canton de Zurich. Mais il entre bientôt en conflit avec Luther au sujet de la présence réelle dans l'eucharistie. Il disparaîtra prématurément et son mouvement finira par se fondre dans le calvinisme genevois. Le 11 décembre 1518, le chapitre de Zürich élit le prédicateur Ulrich Zwingli (34 ans) à la cure de la cathédrale. C'est le début d'une réforme religieuse originale, concurrente de celle de Luther. Jeune humaniste passionné de lettres grecques et latines, familier du philosophe Érasme, Zwingli a d'abord été curé de Glaris puis aumônier des soldats suisses, ce qui lui a valu d'assister à la bataille de Marignan. Élu à Zürich, il dénonce les abus de l'Église romaine et revendique une religion très épurée avec une structure démocratique, voire pas de structure du tout comme aux premiers temps du christianisme. Dans ses ouvrages (*De la Justice divine*,...), le prédicateur développe une théologie fondée sur la gratuité de la Grâce : Dieu pardonne à qui il veut. Ses thèses sont dans l'ensemble proches de Luther, son contemporain, mais il ne tarde pas à s'opposer à celui-ci à propos du sacrement de l'Eucharistie. Lui-même ne veut voir dans l'hostie qu'un symbole et non le corps du Christ réellement présent.

Suite aux prédications de Zwingli, les habitants de Zürich expurgent leurs églises de toute décoration. Ils ôtent les représentations des saints et de la Vierge. En 1525, ils abolissent même la messe. Dans six des treize cantons suisses, les habitants votent leur ralliement à la Réforme. Les cantons ruraux, restés catholiques, font bientôt appel à l'Autriche et attaquent Zürich. C'est ainsi que le 11 octobre 1531, Zwingli trouve la mort à la tête de ses concitoyens à la bataille de Kappel. Malgré leur défaite, les cantons de Berne, Bâle, Zürich et Schaffhouse restent fidèles à la Réforme... cependant qu'à Genève monte bientôt l'étoile d'un autre réformateur, Jean Calvin.

1.4.3. Calvin

Né Jean Cauvin (1509-1564) à Noyon, en Picardie, il reçut une instruction classique à Paris aux collèges de la Marche et de Montaigu. Encouragé par son père à faire des études de droit, il suivit les cours des universités d'Orléans et de Bourges. Sous l'influence de son professeur de grec, un réformé du Wurtemberg, il découvrit avec intérêt les mouvements humanistes et réformateurs, et entreprit l'étude de la Bible en grec. À la mort de son père, en 1531, il abandonna le droit pour l'étude des lettres. Dès l'année suivante, il publia un commentaire du De Clementia de Sénèque, dont l'insuccès l'amena à se tourner vers la théologie. En 1533, il rédigea, pour le recteur de l'université de Paris Nicolas Cop, un discours favorable aux idées de la Réforme qui leur valut une condamnation du parlement et les obligea tous deux à fuir Paris. Suite à l'affaire des "placards" (des affiches en faveur de la Réforme avaient été placardées jusque sur la porte de la chambre du roi), François 1er déclencha les premières persécutions contre les protestants. Afin de prendre leur défense, Calvin rédigea, d'abord en latin, sa *Christianae Religionis institutio* (Institution de la religion chrétienne, 1536), ouvrage fondamental qu'il ne cessa de remanier et d'augmenter toute sa vie et qu'il traduisit lui-même en français en 1541.

Peu après la publication de cet ouvrage, à l'occasion de son passage à Genève, Calvin se laissa convaincre par le réformateur Guillaume Farel de demeurer dans la cité suisse pour contribuer à y répandre la Réforme. Mais deux ans plus tard, des querelles entre les protestants genevois obligèrent Calvin, Farel et un troisième pasteur à quitter la ville. Calvin s'installa alors à Strasbourg, où il eut la charge de la communauté protestante française ayant fui les persécutions du royaume (1538-1541). Il y poursuivit son œuvre théologique et y publia les premiers de ses commentaires sur la Bible. À Strasbourg, il rencontra et épousa une veuve, Idelette de Bure, dont il eut un enfant, mort en bas âge. Sa femme mourut à son tour en 1549.

En 1541, Farel et les Genevois le convainquirent de revenir dans la ville pour y diriger la réforme de l'Église et de la cité. Son premier travail fut de rédiger les Ordonnances, qui furent adoptées comme constitution par le conseil de la ville et qui fixèrent durablement le cadre de l'organisation des Églises presbytériennes. Il s'attacha aussi à développer l'enseignement: le couronnement de son action fut la fonction de l'Académie de Genève, université internationale de formation des pasteurs dont le premier recteur fut Théodore de Bèze. Cependant, les réformes de Calvin se heurtèrent, à Genève même, à l'hostilité de quelques grandes familles que son rigorisme rebutait, dont celle d'Ami Perrin, ambassadeur de la ville auprès du roi de France. Calvin dut également assumer plusieurs affrontements théologiques et politiques contre diverses tendances du protestantisme. Le plus dramatique de ces conflits l'opposa à l'humaniste Michel Servet, lequel fut finalement condamné au bûcher par le conseil de Genève en 1553. À cette époque, la ville vivait presque constamment sous la menace des troupes catholiques du duc de Savoie.

Durant les dernières années de sa vie, Calvin, finalement devenu citoyen de Genève quatre ans avant sa mort, se consacra à l'étude et à l'enseignement. Il encouragea l'usage du français dans les églises et fut à l'origine de diverses réformes sociales (hôpitaux, diaconat des pauvres). D'une santé fragile, encore aggravée par les conditions de vie qu'il avait connues durant ses études à Paris, il fut considérablement affaibli par une attaque cardiaque en 1558. Il mourut à Genève et fut enterré avec une extrême simplicité: aucun signe ne marqua l'emplacement de sa sépulture, qui nous est demeuré inconnu. La théologie de Calvin exerça une influence considérable sur les protestants français et hollandais, ainsi que sur l'évolution de l'Église anglicane. Calvin mit l'accent sur la gloire souveraine de Dieu, sur la prédestination des élus, sur l'autorité des Écritures et sur les formes de la vie chrétienne,

réprouvant en particulier les péchés d'orgueil et de désobéissance. Chacun de ses aspects a pu être considéré tour à tour par ses disciples comme l'élément central de la doctrine calviniste, qui a continué à évoluer et à s'exprimer à travers les Églises réformées et presbytériennes.

1.5. Depuis le xvie siècle

Depuis le xvie siècle, un certain nombre de dissidences se sont produites à l'intérieur de ce que l'on appellera désormais, de façon globale, le protestantisme. Ainsi, au xvie s, des Églises congrégationalistes que seul des questions d'organisation ecclésiale séparent des autres Églises réformées, et des Églises de type baptiste qui se caractérisent par le refus du baptême des enfants. Au xviiiie s, apparaissent les Églises méthodistes issues de l'Église anglicane, et qui se caractérisent par leur insistance particulière sur la sanctification personnelle et une organisation des ministères qui leur est propre (prédicants "laïcs"). Se distinguant de ces Églises, dites "historiques", d'autres communautés apparaîtront, plus ou moins éloignées des premières, du fait de l'abandon de certains éléments de la foi et de la vie ecclésiale que les Églises "historiques" considèrent comme essentiels, ou par l'adjonction aussi de convictions non bibliques. Mais on passe ainsi, progressivement, vers des mouvements ou des "sectes" dont il est difficile de dire qu'elles font partie du protestantisme, et même du christianisme purement et simplement (par ex. les Mormons et les Témoins de Jéhovah).

Notons, du côté catholique, un certain nombre de "schismes" donnant naissance à ce que l'on appelle des "petites Églises" issues du catholicisme : l'Église vieille-catholique, née de la fusion de l'Église janséniste d'Utrecht (xviiiè s.) et d'un groupe d'opposants au concile Vatican I qui viendra rejoindre celle-ci ; "Petites Églises" anticoncordataires (Lyon, Poitou) ; mouvance issue du schisme de Mgr Marcel Lefèvre, Saint Pie X, née du rejet du concile Vatican II.

1.5.1. La communion anglicane

L'anglicanisme est né d'une rupture de l'Église d'Angleterre avec Rome, d'abord plus politico-ecclésiastique que proprement théologique. Henri VIII, roi d'Angleterre, n'ayant pu obtenir du pape Clément VII l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon, dont il n'a pas d'héritier mâle, l'exige du clergé anglais et devant son refus, il se proclame chef de l'Église d'Angleterre en 1531. L'ensemble de son clergé le reconnaîtra finalement pour tel. Cette Église d'Angleterre cependant accueillera peu à peu l'influence des thèmes réformateurs, devenant ainsi le lieu d'une sorte d'osmose entre des éléments catholiques (organisation de l'Église, liturgie, référence à l'Église ancienne et aux Pères) et de thèmes théologiques venus de la Réforme. Toutes ces Églises nées de la Réforme se développeront également hors de leur territoire d'origine, sous l'effet de mouvement d'émigration (Amérique) et des missions (Afrique, Asie).

L'anglicanisme s'est principalement répandu là où s'exerçait l'influence britannique. Aujourd'hui, les diverses Églises anglicanes (ou épiscopaliennes) sont autonomes, mais elles conservent entre elles un lien spirituel et ecclésial qui fait de leur ensemble la Communion anglicane. L'Église d'Angleterre y garde une place privilégiée, sans cependant y exercer aucune autorité. Tous les dix ans depuis 1867, la Conférence de Lambeth rassemble les évêques anglicans du monde sous la présidence de l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre ; tout en jouissant d'une grande autorité morale, elle ne dispose d'aucun pouvoir, chaque Église étant libre d'entériner ou non ses résolutions. Un conseil consultatif anglican joue depuis 1968 un rôle de coordination. Un Comité des Primats réunit, depuis 1978, les évêques-présidents des Églises anglicanes.

L'Église d'Angleterre a gardé son organisation des origines (paroisses, doyennés, évêchés, archevêchés) ; mais, à l'image des Églises protestantes, chacune de ces instances comporte un synode incluant de laïcs élus, le tout coiffé par un Synode général présidé par l'archevêque de Cantorbéry et composé de trois chambres (évêques, clergé, laïcs). L'Église d'Angleterre a toujours le caractère d'Église d'État (d'où nomination des évêques par le souverain, droit de veto du Parlement sur les décisions du Synode général, etc.) ; en fait, elle est devenue très indépendante.

1.6. Rôle des facteurs culturels, sociaux et politiques

À l'origine des ruptures, motifs théologiques et facteurs culturels, sociaux et politiques se trouvent inextricablement mêlés, au point qu'à bien des égards, on peut considérer les grandes fractures qui ont divisé la chrétienté comme des phénomènes liés à l'expansion missionnaire de l'Église et/ou à l'inscription de l'Évangile et de l'Église dans des contextes historiques et culturels différents.

Le fait est patent lorsqu'on considère les Églises issues des ruptures de l'unité aux premiers siècles, ou la séparation entre les parties orientale et occidentale de l'Église : les lignes de brisure ecclésiales coïncident à bien des égards avec les plans de clivage des grands ensembles culturels qui se sont trouvés au contact de la mission chrétienne et dans lesquels les Églises se sont enracinées : qu'il s'agisse de la rupture des Églises nestoriennes et monophysites avec la grande Église (monde grec et mondes orientaux), ou de la rupture entre chrétienté occidentale, latine, "passée aux barbares", et chrétienté byzantine. On peut faire des remarques analogues à propos des ruptures de la Réforme, où entrain en jeu la confrontation avec ce que l'on peut appeler la modernité, vécu différemment, ici et là. On pourra dire ainsi que quelles qu'en aient été les causes originelles, les schismes qui se sont perpétués sont ceux qui ont réussi à s'identifier à un moment donné de l'histoire avec les espoirs d'une nation ou l'esprit d'une culture, que l'Église "dissidente" se soit enfermée dans une particularité et/ou que la grande Église se soit montrée incapable de faire droit à des requêtes légitimes d'acculturation de l'Évangile. Mutatis mutandis, ces remarques peuvent aussi s'appliquer aux communautés, mouvements ou sectes nés à l'époque moderne ou contemporaine ; les facteurs culturels et sociaux jouent un rôle souvent déterminant dans leur naissance et leur maintien.

Ces remarques demanderaient à être précisées et nuancées en fonction des diverses situations : l'essentiel était de souligner l'importance de ce qu'on appelle parfois facteurs non-théologiques ou non-doctrinaux qui, dans les faits, pèsent souvent plus lourd dans les relations entre Églises séparées que les facteurs proprement théologiques ou dogmatiques, et qui leur sont inextricablement mêlés. Leur poids du reste sera d'autant plus lourd qu'ils pourront remonter loin dans le passé et pourront s'être inscrits dans la mémoire collective. Le fait est patent, par exemple, s'agissant des relations entre catholiques et orthodoxes. On pourrait évoquer à ce sujet le fait que la séparation entre Orient et Occident, qu'on date de 1054, a un tracé géographique qui coïncide pour une bonne part avec la frontière entre empire d'Orient et empire d'Occident fixée par l'Empereur Théodose au IV^e siècle, puis entre chrétienté latine et chrétienté byzantine (et par la suite empire ottoman), et qu'elle est celle de la Sava et de la Drina en ex-Yougoslavie... Le dialogue proprement théologique entre chrétiens séparés ne peut jamais faire abstraction de ces données, et pour cette raison le travail de purification et de réconciliation des mémoires est l'un des moments importants du dialogue œcuménique

2. Panorama des Églises

2.1. Les Églises d'Orient et leur destin

Les Églises préchalcédoniennes ou anciennes Églises orientales sont nées de la non-réception des formulations christologiques d'Éphèse et de Chalcédoine :

Église nestorienne ou assyrienne, en Irak et l'Iran surtout, et ayant des prolongements en Inde du sud suite à des missions très anciennes, et où elle apparaît aujourd'hui se scinder en de grands ensembles : Église syromalabare qui s'est unie à Rome au xv^e siècle, Église syromalankare (ou jacobite) qui se rattachera à ce moment là aux autres monophysites de Syrie (hérésie pourtant directement opposée à l'origine nestorienne ! – Les avatars de la chrétienté ancienne d'Inde du Sud représentent un exemple particulièrement significatif de la multiplicité des facteurs entrant en jeu dans les séparations et les réunions.

Églises monophysites : arménienne (dite aussi grégorienne), syrienne : en Syrie et au Liban, copte : en Égypte, avec l'Église éthiopienne née de la mission de cette dernière. Notons que chacune de ces Églises, du fait de la situation politique souvent difficile de leurs régions d'origine, voire des persécutions, comporte également une importante diaspora (par ex. l'Église arménienne en France).

Les Églises orthodoxes. Les grands patriarcats historiques (Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem) qui, avec Rome, forment ce qu'on appelle la pentarchie. Les Églises nées des missions des précédentes, en particulier dans les pays slaves et en Roumanie, et qui seront érigées en patriarcats : Moscou à la fin du xv^e siècle, les autres (Sofia, Bucarest, Belgrade) au xx^e. L'Orthodoxie regroupe des Églises aux organisations diverses. Des Églises autocéphales, dont les plus importantes sont celles de Grèce et de Chypre. Des diocèses rattachés à l'une ou l'autre de ces diverses juridictions, implantés en Occident (Europe occidentale, Amérique du Nord) et en Afrique, à la suite notamment des émigrations politiques. Pour cette raison, l'orthodoxie n'est plus une réalité purement "orientale" : il existe désormais une orthodoxie "occidentale", tout à la fois fidèle à sa tradition originelle et soucieuse d'enracinement dans les mondes culturels nouveaux et ses théologiens, tels que O. Clément, N. Lossky, B. Bobrinskoy, etc.

Les Églises orientales unies à Rome. Ces Églises, parfois appelées "uniates", ont pour caractéristique d'avoir gardé (de façon plus ou moins pure) la théologie, la liturgie, l'organisation orientale lorsqu'elles sont entrées en communion avec l'Église romaine au fil des siècles.

L'Église maronite représente un cas particulier. Elle ne s'est pas séparée de l'Église après le concile de Chalcédoine. Née au Mont Liban, elle a été fondée au iv^e siècle par le moine Maroun, ascète d'Antioche. Son berceau est constitué par le couvent construit au lendemain de sa mort aux environs d'Apamée. De langue syriaque et de rite antiochien, elle ne rejeta pas la doctrine chalcédonienne des deux natures. Au xiii^e siècle le patriarcat maronite se place sous l'autorité de Rome. Les maronites offrent une cohérence qui leur a permis de traverser les siècles. La majorité des maronites vit dans la République libanaise. Grâce à des savants maronites installés à Rome l'Europe a commencé à connaître la littérature syriaque, orthodoxe, jacobite et nestorienne. Depuis 1860, une importante diaspora s'est constituée sur le continent américain et plus récemment en 1975 en Europe occidentale.

Les autres Églises orientales unies sont nées sur la base des Décrets d'Union du Concile de Florence (1439-1445) qui garantissent aux Églises orientales entrant en communion avec Rome le maintien de leurs traditions et de leur autonomie canonique. On sait que globalement cette union échoua, mais sur cette base, les chrétiens orientaux, en nombre plus ou moins grand selon les cas, parfois sous la conduite d'une partie de leur épiscopat, entreront en communion avec Rome à des dates et dans des circonstances à chaque fois différentes. Il y a de ce fait des différences très importantes entre, par exemple, l'Église ukrainienne, à la conscience nationale identitaire très forte face au latinisme polonais mais aussi à l'orthodoxie moscovite, et dont l'épiscopat conclut l'union de Brest-Litovsk en 1596 (Église qui aujourd'hui a resurgi au grand jour après avoir été étouffée et incorporée de force au patriarcat de Moscou), et des Églises unies plus petites, nées dans l'empire ottoman aux xviii^e et xix^e siècles à la suite des activités missionnaires latines qui conduiront à détacher des groupes de fidèles plus ou moins importants de leur Église-mère, et dont les communautés seront dotées de leur hiérarchie propre (patriarches dans certains cas). Notons que l'Église unie correspondant à l'Église nestorienne est l'Église Chaldéenne (la seule à être plus importante que son Église-mère), et qu'en Inde du sud, l'Église orientale catholique est appelée syromalabare.

Les uniates représentent moins du tiers des Ukrainiens dont la majorité est orthodoxe. D'autres Églises suivirent : les chaldéens en 1681 (patriarcat de Babylone), les melkites dont la langue liturgique est l'arabe (patriarcat d'Antioche et d'Alexandrie) en 1724, le patriarcat copte catholique d'Alexandrie, le patriarcat syrien catholique d'Antioche. Une très petite minorité d'Arméniens (moins de 5%) se rattache à Rome au début du xviii^e siècle sous l'influence des pères arméniens melkhites installés à Venise et à Vienne. Enfin les malankarèses (rite d'Antioche) de la côte du Malabar en Inde en 1830. Ces Églises ont leurs propres droits canons et ne sont pas tenues de suivre celui de l'Église catholique. Plusieurs de ces Églises sont dotées d'un patriarcat (Alexandrie, Babylone, Antioche, etc.).

Chacune des Églises orientales (préchalcedoniennes ou orthodoxes), comporte ainsi une branche, plus ou moins importante, unie à Rome (Église gréco-catholique, arménienne catholique, etc.). Ces Églises orientales unies à Rome, dans lesquelles on a voulu voir parfois le modèle de ce que pourrait ou devrait être le rétablissement de la pleine communion avec Rome pour les différentes Églises orientales (communion sans adoption pour autant du rite occidental, maintien des traditions théologiques et spirituelles propres, etc.), sont apparues en fait comme une source importante de difficultés dans le dialogue engagé entre Église catholique et Églises orthodoxes, ces dernières reprochant aux Églises unies d'être nées d'un prosélytisme de mauvais aloi, d'être des instruments de division, et aussi d'avoir compromis la pureté de leurs traditions originelles du fait d'une latinisation ou d'une occidentalisation trop manifestes.

2.2. Les Églises en Orient

2.2.1. Les Églises monophysites

Après le concile de Chalcedoine, plusieurs Églises orientales se séparent de l'orthodoxie. Des communautés chrétiennes hiérarchisées indépendantes de l'Église s'établissent en Orient à partir du ve siècle. Les controverses idéologiques autour de la double nature du Christ sont à l'origine de ces scissions. Les tenants de la doctrine de Nestorius, patriarche de Constantinople, qui distingue deux natures nettement indépendantes dans le Christ, forment

l'Église nestorienne, puis chaldéenne lorsque leurs idées furent rejetées au concile d'Éphèse en 431.

Le concile de Chalcédoine établit, en 451, que le « Christ est en deux natures, sans confusion ni changement, sans séparation ni division ; la différence des natures n'est nullement supprimée par l'union mais au contraire, les propriétés de chacune des natures restent sauves et se rencontrent en une seule personne ou hypostase. » Ceux qui adoptèrent la doctrine de l'unicité de la nature du Christ (ou monophysisme) formèrent les Églises arménienne, jacobite, copte, éthiopienne. Les antagonismes relevaient davantage d'une confusion de vocabulaire que d'une conception véritablement différente de la nature du Christ, mais surtout les querelles politiques sont à l'origine de ces divergences qui masquaient en réalité un refus de l'autorité de Constantinople. Toutes ces communautés reconnaissent la valeur des sacrements, la sainteté de la Vierge, la dévotion aux saints. Seule leur liturgie est différente. Chacune des Églises est en fait établie par un groupe ethnique. Depuis l'invasion musulmane, chaque communauté chrétienne se regroupait autour de son chef religieux qui devint chef de la communauté ethnique. L'ensemble de ces Églises monophysites regroupe plus de 35 millions de fidèles.

2.2.2. L'Église apostolique arménienne

La conversion du roi d'Arménie Tiridate III par saint Grégoire l'Illuminateur fait de l'Arménie le premier pays chrétien vers 300. La christianisation du peuple arménien fut grandement facilitée par la traduction de la Bible en arménien par saint Mesrob au ve siècle. L'Église apostolique arménienne emploie l'arménien ancien ou "querapar" comme langue liturgique. Après la controverse concernant les deux natures du Christ, les évêques arméniens refusent d'accepter les décisions du concile de Chalcédoine auquel ils n'avaient pas participé. L'Église arménienne se sépare et est parfois dénommée "grégorienne". Elle survit à la tentative d'imposition du mazdéisme (ve s.), à l'occupation arabe (viie s.) et entretient des rapports souvent conflictuels avec l'impérialisme byzantin. Après l'occupation de l'Anatolie orientale par les Turcs au xie siècle, est créée en Cilicie une petite Arménie, indépendante jusqu'en 1375 dont le rôle, lors des croisades, est important. En 1439, une réunion avec l'Église catholique est acceptée par une minorité, mais il faut attendre 1742 pour que se dégage une fraction très limitée en nombre d'Arméniens catholiques, dont la congrégation des Mekhitaristes à Venise et à Vienne est l'expression intellectuelle. L'architecture religieuse arménienne est d'une très grande richesse et les églises les plus anciennes datent du ive s. La majorité des Arméniens (92 %) reste fidèle à l'Église nationale dirigée par un catholicos dont le siège est Etchmiadzin (Arménie). Un second catholicos réside à Antalyas (Liban). Au xixe siècle des missionnaires américains ont converti une petite minorité d'Arméniens au protestantisme. Comme chez les Orthodoxes, l'Église arménienne, au cours de l'histoire, joue un rôle fondamental d'identification et de résistance.

2.2.3. L'Église nestorienne

Elle fut établie dès le ive siècle en Mésopotamie et dans la Perse sassanide. La langue de sa liturgie est le syriaque, rameau de l'araméen. La domination arabe modifia peu de choses à la vie de cette Église, totalement séparée de Rome et de Byzance. Elle mit certaines de ses élites au service de l'administration arabe, s'attirant ainsi leur bienveillance. Aux ix^e et x^e siècles, de grands traducteurs scientifiques traduisent en syriaque la majeure partie des travaux philosophiques et scientifiques de l'Antiquité, Euclide, Ptolémée, Hippocrate, Galien, Aristote. Grâce à ces traductions, les Arabes eurent accès à la pensée et à la science grecques avant l'Occident qui les découvrit à partir des traductions arabes. L'Église nestorienne convertit les Tayayés (Arabes de la plaine mésopotamienne) et organise des missions vers

l'Asie centrale et la Chine. Une stèle, rédigée en syriaque et en chinois, érigée en 781 à Si-Ngan-Fou témoigne de l'existence d'une communauté nestorienne dans l'empire Tang. Au xiii^e siècle les royaumes occidentaux et a papauté espèrent faire alliance avec les Mongols chez qui le nestorianisme avait fait des adeptes. Mais cette tentative échoua. L'Église nestorienne est à peu près entièrement éliminée par Tamerlan (1370-1405). Ses adeptes sont pour la plupart rassemblés dans l'actuel Irak du Nord, sur les côtes du Malabar en Inde, et, plus récemment, aux États-Unis.

2.2.4. L'Église jacobite

Répandue à l'ouest de l'Euphrate, elle s'oppose directement à l'Église nestorienne par sa situation géographique et son expression liturgique, même si les deux Églises usent du syriaque comme langue de culte. Elle naquit grâce à un moine, Jacques (vers 490-578), surnommé Baradée (couvert de haillons), qui devint évêque d'Éphèse ((543-578). Il réorganise le monophysisme syrien. Déguisé en colporteur et toujours en déplacement, il déjoua la police grâce à la connivence du peuple et du clergé monophysite. Il mit sur pied le clergé de cette Église qui, depuis, porte son nom. Elle fut clandestine, créée contre la volonté de l'État byzantin et s'est répandue dans un monde déjà déchristianisé. Comme les nestoriens, les jacobites souffrirent beaucoup de l'arrivée des Mongols et surtout celle de Tamerlan. Aujourd'hui, ils sont disséminés dans le nord de l'Irak, en Syrie, au Liban, à Chypre et en Inde.

2.2.5. L'Église copte

Elle est l'Église des chrétiens monophysites (qui ne reconnaissent qu'une nature, divine, en Jésus Christ) sous l'autorité du patriarche d'Alexandrie. Justinien fit arrêter tous les évêques monophysites. L'impératrice Théodora aida brièvement à la restauration de la hiérarchie monophysite (542). A partir de cette époque se développe l'Église copte autonome en marge de la hiérarchie orthodoxe, comme l'Église jacobite en Syrie. La sévérité de Byzance à l'égard des chrétiens monophysites provoqua une réaction de soulagement lorsque les Arabes arrivèrent au siècle suivant, ce qui provoqua la rupture complète de ces chrétiens d'Égypte avec le reste de la chrétienté, excepté la Syrie jacobite. La langue liturgique abandonne le grec, puis le copte cède la place à l'arabe. De 1218 à 1250, de nombreuses églises furent détruites par les ayyoubides. Toujours vivace, l'Église copte est souvent en butte à l'hostilité de certains éléments de la majorité musulmane d'Égypte.

2.2.6. L'Église éthiopienne

L'Église d'Éthiopie est issue de l'Église copte d'Alexandrie. Un chrétien de Tyr, Frumence, introduisit le christianisme en Éthiopie dans le royaume d'Axoum vers 350. Au vie s. arrivèrent les "neuf saints" moines syriens monophysites qui achevèrent le travail missionnaire. Très à l'écart géographiquement du monde chrétien, séparée de l'Égypte par le Soudan musulman, l'Éthiopie s'est créé une Église très particulière dont la langue liturgique est le guèze. Son patriarche a le pouvoir civil et religieux, c'est une Église d'État. Le nombre des moines et de couvents est considérable. On constate la survivance de certains rites judaïques comme la circoncision, l'interdiction de manger du porc, le sabbat gardé comme dimanche, le grand nombre de prénoms gardés de l'Ancien Testament. On l'explique par la volonté de rattacher les origines de l'Éthiopie au récit légendaire de l'union de Salomon et de la reine de Saba.

2.2.7. Les Églises des Indes

On regroupe sous cette appellation les différentes communautés vivant essentiellement dans la province du Kérala. Avec les nestoriens et les jacobites on trouve l'Église syro-malabare et

syro-malankare. Ce ne sont pas des chrétientés de mission, elles sont depuis toujours composées et dirigées par des évêques occidentaux ou indiens. Pendant des siècles la liturgie fut célébrée en syriaque. De nos jours elle utilise aussi le malayalam, langue du Malabar. Leur nom de syro-malabare et syro-malankars vient de ce syriaque liturgique et de ses liens avec les Églises de Syrie-Mésopotamie. Depuis le xviii^e siècle une partie des fidèles a rejoint l'Église anglicane. Depuis 1930, certains éléments se tournent plutôt vers Rome. La majorité, qui garde le rite traditionnel, est sous l'autorité du patriarche jacobite de Damas.

2.3. Le destin des Églises orthodoxes après la chute de Constantinople

2.3.1. L'Orthodoxie

Orthodoxe signifie "doctrine droite". Les orthodoxes tiennent leur foi pour conforme à la doctrine chrétienne telle qu'elle a été définie au cours des sept premiers conciles œcuméniques : Nicée (325), Constantinople I (381), Éphèse (431), Chalcédoine (451), Constantinople II (553), Constantinople III (681), Nicée II (787). Après le schisme de 1054, qui n'est pas, sur le coup, perçu comme devant devenir définitif, on constate entre Rome et Constantinople plusieurs tentatives d'union : 1062, 1072, 1089, 1271 (Lyon II) 1439 (Bâle-Ferrare-Florence). Les divergences dogmatiques sont nombreuses mais peuvent être essentiellement ramenées aux points les plus controversés :

- le filioque (le Saint-Esprit ne procède pas du Père et du Fils pour les orthodoxes) n'est pas conforme aux sept premiers conciles ;
- l'Immaculé conception, dogme qui est une innovation doctrinale inadmissible pour les Orthodoxes ;
- l'autorité suprême du pape qui est le patriarche seulement de l'Occident pour les orthodoxes ;
- le mariage des clercs permis chez les orthodoxes, progressivement interdit chez les latins à partir du xie siècle.

On peut estimer que le sac de Constantinople de 1204 est la date de la véritable rupture entre Grecs et Latins. L'Église orthodoxe reste avant tout une communauté eucharistique. Pâques est, de loin, la fête religieuse majeure ; c'est celle de la résurrection. L'orthodoxie se distingue tout particulièrement par ses éléments érémitiques et monastiques et dans l'orthodoxie russe, par des courants d'un mysticisme exalté.

Les Orthodoxes se divisent en plusieurs Églises nationales : l'orthodoxie grecque des Églises autocéphales de Grèce, de Chypre et du patriarcat de Constantinople ; les Églises slaves russe, ukrainienne, biélorusse, bulgare, serbe (le Monténégro est rattaché au patriarcat serbe) ; l'Église géorgienne, roumaine, macédonienne et albanaise. Cette dernière est une Église indépendante depuis 1937 seulement. Il faut ajouter les orthodoxes arabes des patriarcats apostoliques d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie.

Du côté des chrétientés balkaniques, Grèce, Serbie, Bulgarie, Macédoine, Monténégro, Roumanie, c'est du xive au xixe siècle une très longue occupation ottomane où les Églises jouent un rôle décisif pour défendre l'identité et l'incarner. On constate, conséquence de la longue occupation turque, l'islamisation d'une partie importante des Albanais, d'une partie des habitants de Bosnie et du Sanjak (ex-Yougoslavie), et d'une minorité en Bulgarie. Comme

dans d'autres Églises d'Orient longtemps soumises à des jugs étrangers, la religion a toujours lié son destin à celui des peuples dominés. C'est elle qui a assuré la survie culturelle et spirituelle des peuples slave, grec, etc. De surcroît, jamais il n'y a eu, dans ces régions, de séparation envisagée de l'Église et de l'État. En fait, l'État absent a été en quelque sorte remplacé par l'Église dont le patriarche était le représentant non de l'Église seule mais de l'ensemble de la communauté.

2.3.2. Panorama de l'Orthodoxie aujourd'hui

Quatre patriarchats anciens. Le patriarchat de Constantinople (5 millions de fidèles), "premier patriarchat par l'honneur". Le patriarche de Constantinople porte le titre de patriarche œcuménique. C'est actuellement Bartholomée 1er. Le siège est à Istanbul en Turquie. Le patriarchat d'Antioche (1 million de fidèles), se trouve actuellement à Damas, en Syrie. Son patriarche (actuellement Ignace IV) porte le titre de Patriarche d'Alexandrie et de tout l'Orient. Le patriarchat d'Alexandrie (350.000 fidèles) se trouve en Égypte. Le patriarche (actuellement Pierre VII) porte le titre de Patriarche d'Alexandrie et de toute l'Afrique. Le patriarchat de Jérusalem (300.000 fidèles) a son siège dans la ville sainte. Son patriarche (actuellement Irénée 1er) porte le titre de patriarche de Jérusalem et de toute la Palestine.

Cinq patriarchats modernes. Le patriarchat de Moscou (80 millions de fidèles), autocéphalie en 1448 et reconnue en 1589 est actuellement confié à Alexis II. Le patriarchat de Géorgie (5 millions de fidèles) est formé en 1919 mais qui, en fait est autonome depuis le ve siècle. A sa tête il y a un catholicos (Élie II) est dépositaire de l'autorité patriarcale. Le patriarchat de Serbie (8 millions de fidèles) formé en 1879. Son patriarche actuel est Pavle 1er. Le patriarchat de Roumanie (22 millions de fidèles) est créé en 1885. Son patriarche (actuellement Teoctiste 1er) est métropolite d'Unghro-Valachie et archevêque de Bucarest. Le patriarchat de Bulgarie (8 millions de fidèles) a été fondé en 1879. Son patriarche est actuellement Maxime 1er.

Autres Églises autonomes. Église de Chypre (550.000 fidèles). Église de Grèce (10 millions de fidèles) formée en 1833 (patriarche Christodoulos). Église d'Ukraine (20 millions de fidèles) formée en 1990. Église de Pologne (800.000 fidèles) est une autocéphalie accordée en 1924 par le patriarchat œcuménique et reconnue par le patriarchat de Moscou en 1958. Église d'Albanie (220.000 fidèles) autocéphalie accordée en 1937 par le patriarchat œcuménique. Église de Finlande (70.000 fidèles) siège à Kuopio : autocéphalie accordée en 1925 par le patriarchat œcuménique formée en 1927 et en 1957 par le patriarchat de Moscou. Église tchèque et slovaque : autocéphalie accordée en 1955 par le patriarchat de Moscou et qui n'est pas reconnue par l'ensemble des Églises locales. Église orthodoxe d'Amérique

2.4. Ramifications des Églises de la Réforme

Sur les trois branches maîtresses de l'arbre de la Réforme (luthéranisme, calvinisme, anglicanisme), on verra tout au long de l'histoire surgir maints rameaux, sous forme de courants de pensée donnant le plus souvent naissance à de nouvelles Églises sans que disparaissent pour autant les plus anciennes. On n'évoquera ici que les plus notables. Les Églises et communautés ecclésiales qui peuvent se réclamer du mouvement de la Réforme, soit qu'elles en sont une émanation historique directe, soit qu'elles procèdent de la dissidence, soit encore qu'elles se réclament de cette sensibilité par rattachement, sont nombreuses (plus de 250 rien qu'au COE !). Nous évoquons ici quelques unes de ces communautés. Il ne s'agit pas ici d'être exhaustif ni même systématique dans la présentation. Nous ne retenons ici ces

réalités ecclésiales comme autant d'exemples permettant d'établir une sorte de typologie des différentes manières dont les principes de la Réforme se concrétisent.

2.4.1. Anabaptistes et baptistes.

Les anabaptistes se sont séparés en 1525 de Zwingli, qu'ils ne jugeaient pas assez radical. Bientôt présents en divers pays, ils se trouvèrent très vite aux prises, en Allemagne, avec les luthériens qui les traitèrent sans ménagement. Les anabaptistes ne reconnaissent valide que le baptême des adultes. De leur mouvement sont notamment issus les mennonites fondés par le hollandais Mennon Simons (1456-1526), les Frères Moraves, héritiers en même temps des hussites, un mouvement suscité en Bohême par Jean Hus un siècle avant la Réforme et la vaste famille des baptistes (près de 40 millions de membres) qui a vu le jour au sein de l'Église anglicane au xvii^e siècle et s'en est alors séparée.

Les baptistes sont environ 60 millions dont 50 millions aux États-Unis où ils constituent le premier courant protestant. Chrétiens de confession protestante, présents principalement en Amérique du Nord, et constitués en de nombreuses "Églises libres" (au sens où elles se veulent indépendantes de toute autorité ecclésiastique ou civile autre que celle de Jésus-Christ et de l'Esprit Saint agissant dans l'Assemblée). Chaque communauté locale est autonome et souveraine. Le baptême est né au xvii^e en Angleterre dans la ligne du mouvement anabaptiste. Il veut constituer des communautés composées exclusivement de "vrais" convertis et n'admet pas le baptême des nouveau-nés. Les baptistes les plus célèbres sont Martin Luther King, l'évangéliste Billy Graham ou le théologien Harvey Cox.

2.4.2. L'église des adventistes du septième jour.

Fondée en 1844 aux États-Unis par un baptiste, William Miller, qui, faisant une interprétation chiffrée de la Bible (Livre de Daniel, Apocalypse) annonça le retour (Advent) du Christ pour 1843 puis pour 1844. L'Église a été organisée par Ellen White (1827-1915), visionnaire surnommée "Esprit du Prophète". Les adventistes confessent le Dieu trinité, Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, et attribuent une place prépondérante à l'Esprit. Ils déclarent l'âme mortelle et ne croient en la résurrection que pour les justes. Le Christ va revenir prochainement pour un règne terrestre de mille années, au terme duquel se feront le jugement dernier et la restauration de l'univers. Le baptême (des adultes par immersion) n'est que le symbole de la mort au péché ; la sainte Cène réalise une présence purement spirituelle du Christ. Le jour du Seigneur est le sabbat (le septième jour). La morale est austère et exigeante. On y perçoit la dîme.

2.4.3. Les frères moraves.

La mort de Jean Hus provoqua en Bohême un soulèvement à la fois national contre les Allemands et religieux contre l'Église établie. Les hussites exigeaient, dans leur Quatre Articles de Prague (1420) la liberté de prédication, la communion sous les deux espèces, l'interdiction aux prêtres de posséder des biens temporels et en particulier la simonie. Ils furent battus par l'empereur. Un compromis négocié avec le Concile de Bâle les autorisa à communier sous les deux espèces : les modérés (Calixtins) s'y rallièrent ; les plus extrêmes (les Taborites) poursuivirent la lutte. Parmi les hussites les uns devaient se rallier plus tard au catholicisme, d'autres aux thèses luthériennes. Les Taborites fondèrent en 1457 les frères moraves, qui subsistent aujourd'hui, notamment en Allemagne (Mährische Brüder ; Herrnhuter), aux Pays-Bas et aux États-Unis ; de même subsiste une Église hussite tchèque et slovaque.

2.4.4. Les réveils et le pentecôtisme.

Le mot “renouveau” a pris, depuis le xviii^e siècle, une signification spéciale du fait des multiples “réveils” qui ont traversé le monde anglo-saxon. John Wesley (1703-1791), un des fondateurs du méthodisme, fut sans doute une des figures centrales du revival anglais du xviii^e siècle. Mais les “grands réveils” eurent lieu aux États-Unis. Le premier (1740-1760) fut une réaction à l’abandon de la ferveur puritaine des premiers colons, le second (1800-1830) coïncide avec la création d’une société globale aux États-Unis, créant un vaste et unique marché. Des hommes religieux comme Charles Grandison Finney, inventent littéralement l’évangélisation de masse en créant des séminaires et en suscitant des moyens médiatiques modernes.

Le pentecôtisme, qui désigne l’ensemble de courants spirituels axés sur la foi dans l’action de l’Esprit Saint (dont les dons ont été répandus sur les Apôtres le jour de la Pentecôte) procède des mouvements de réveil et de renouveau. Historiquement, il est composé de deux mouvements :

- le pentecôtisme classique, né aux États-Unis en milieu protestant au début du xxe siècle, rejeté par les Églises de la Réforme, et organisé en Assemblées de Dieu de type parfois sectaire ;

- le “néo-pentecôtisme” né également aux États-Unis en milieu protestant vers 1950, puis répandu dans les milieux universitaires catholiques américains ; il est passé en Europe, notamment dans les milieux catholiques (Renouveau charismatique) ; ce pentecôtisme se présente sous une forme volontiers œcuménique visant au renouveau des Églises par la prière à l’Esprit Saint.

2.4.5. Le piétisme.

Apparu au xvii^e siècle en Hollande, puis en Allemagne, le piétisme est, au sein du protestantisme, une réaction de caractère spirituel contre la théologie académique jugée desséchante dans laquelle on avait figé la pensée des auteurs de la Réforme et contre le formalisme qu’avait revêtu la vie religieuse et ecclésiale. Il doit son nom au titre de l’ouvrage de Philip Jakob Spener (1635-1705) *Pia desideria* qui livre en 1675 un véritable “programme de réforme”. Le mouvement piétiste a eu une énorme influence ; il est à l’origine de la revitalisation du protestantisme allemand ainsi que du Réveil (revival) qui apparaîtra au xviii^e siècle le protestantisme britannique et américain.

2.4.6. L’armée du salut.

Mouvement religieux – et non Église – fondé en 1878 par un pasteur méthodiste, William Booth, l’Armée du salut a pour but de lutter « contre la misère, le vice et le péché » par les trois s : soup, soap, salvation. Organisé militairement, le mouvement compte 3 millions de salutistes dans le monde.

2.4.7. Les vaudois.

Les vaudois tirent leur nom de Pierre Valdès ou Valdo, riche négociant lyonnais du xiii^e siècle qui, ayant renoncé à tous ses biens, entreprit de prêcher le retour à la pureté évangélique, s’attaqua à la richesse du clergé, réclama des traductions de la Bible en langue vulgaire pour le peuple. Bientôt, il remit en cause le principe même d’un clergé et d’une hiérarchie, les sacrements autres que le baptême et la Cène. Bien que sa doctrine ait été condamnée par les conciles du Latran (1179) et de Vérone (1184), ses disciples, appelés à l’origine les pauvres de Lyon, se répandirent dans tout le massif alpin, jusqu’en Bohême et en Allemagne, mais surtout en Italie, dans les vallées du Piémont et y subsistèrent malgré les sanglantes

répressions dont ils furent l'objet à plusieurs reprises. Véritables précurseurs de la Réforme, ils s'y rallièrent en 1532 et forment aujourd'hui la majorité des protestants italiens. L'Église évangélique vaudoise est constituée de communautés autonomes assistées chacune d'un pasteur : son exécutif, la Table Vaudoise, est désigné par le synode élu par ces communautés.

2.4.8. Les vieux catholiques.

La proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale par le premier concile du Vatican en 1870 avait rencontré une certaine opposition, non seulement au sein même du concile (une soixantaine d'opposants sur les 700 pères conciliaires), mais dans le clergé et les laïcs, surtout en Allemagne et en Suisse. Si la minorité des évêques hostiles se soumit au vote majoritaire, une fraction du clergé et des fidèles allemands et suisses préféra se séparer de Rome. N'ayant pas d'évêque, ils se rapprochèrent de la petite Église d'Utrecht. Celle-ci s'était séparée de Rome en refusant en 1713 la condamnation du jansénisme, et, depuis lors, avait toujours eu des évêques. Par l'Union d'Utrecht, en 1889, fut fondée l'Église des vieux Catholiques (Allemagne, États-Unis, Pays-Bas, Suisse, Pologne) : elle professe la foi catholique tout en refusant l'autorité romaine. Une conférence réunit les évêques. Cette Église est aujourd'hui en intercommunion avec l'Église anglicane dont elle est proche : elle a des relations avec Rome depuis le concile Vatican II.

2.4.9. Les puritains ou congrégationalistes

D'esprit calviniste, ils se sont eux aussi séparés de l'Église anglicane en 1581 ; ils la jugeait trop "catholique" et assez réformée (d'où leur nom de puritains). Ils ont adopté un système d'organisation ecclésiale encore plus libéral que celui des calvinistes. C'est la communauté locale qui détient l'autorité souveraine, sous le Christ son chef. Toute autorité supra-paroissiale est récusée. Ce type d'organisation dit congrégationaliste, adopté par confessions (baptistes, quakers, etc.) se distingue d'une part de la forme épiscopaliennne (qui comporte une hiérarchie épiscopale, comme l'Église anglicane, par exemple) et d'autre part de la forme presbytérienne instituée par Jean Calvin (forme selon laquelle l'autorité est exercée par une hiérarchie de synodes, assemblées élues de pasteurs et de laïcs, depuis le synode paroissial, jusqu'au synode national, voire œcuménique). Les congrégationalistes représentent aujourd'hui environ 5 millions de membres.

2.4.10. Les quakers

Ce nom veut dire littéralement "trembleurs", ainsi appelés à l'origine par dérision parce qu'au cours de leurs réunions, il leur arrivait d'être pris de tremblements et de convulsions sous l'effet de l'exaltation, sont les membres d'un mouvement né en Angleterre au xvii^e siècle et que George Fox (1624-1691) organisa en "Société des amis", sans liturgie ni structure, la place essentielle étant accordée à un subjectivisme religieux inspiré par l'Esprit Saint. Un "comité mondial des Amis" rassemble aujourd'hui l'ensemble des Quakers.

2.4.11. Les méthodistes

Ils sont le fruit de l'influence, au sein de l'Église d'Angleterre, au xvii^e siècle, du mouvement piétiste et mystique du Réveil, en réaction contre le ritualisme et le conformisme religieux. Ce mouvement s'était d'abord développé au sein du luthéranisme allemand (comte de Zinzendorf et la communauté hussite de Herenhuf). Sous l'impulsion des deux frères Wesley, se forme alors en Angleterre une nouvelle Église, sans autre doctrine que le Symbole des Apôtres : l'accent y est mis sur l'expérience spirituelle personnelle conduite selon la méthode des Wesley (d'où le surnom de méthodistes). Les Églises méthodistes sont aujourd'hui extrêmement nombreuses (près de 40 millions de membres), la plupart affiliées à la Fédération méthodiste mondiale.